

Le rire embrasé de l'étoile

Yannick Haenel, En attendant Nadeau, 3 juin 2020

Confiné, Yannick Haenel a lu la dernière traduction en français du Paradis de Dante, par Danièle Robert. Parce que cette période a nécessité d'inventer de nouveaux rapports avec le temps, avec la lecture et l'écriture, mais aussi en raison des particularités de l'œuvre, l'auteur de Tiens ferme ta couronne a été embarqué dans une expérience dont il raconte la difficulté. C'est depuis le lieu de cette difficulté qu'on lit le dernier trajet de La Divine Comédie, et peut-être cette difficulté donne-t-elle à entendre ce qu'on ne peut entendre qu'en écrivant à son tour. Yannick Haenel livre son témoignage dans En attendant Nadeau.

Dante, *Paradis (La Divine Comédie)*. Trad. de l'italien par Danièle Robert. Édition bilingue. Actes Sud, 533 p., 27 €

Durant les premiers jours du déconfinement, j'ai entendu à la radio beaucoup d'intellectuels affirmer que la lecture ne sauvait de rien. René de Ceccatty, par exemple, pourtant traducteur de Dante, estimait que la littérature ne pouvait être « *d'aucun secours contre une crise qui s'étend à tous les domaines de l'activité humaine* ». Il ajoutait au micro de France Culture : « *Pour écrire et pour lire et pour juger d'un livre, il faut se sentir environné d'un monde qui n'est pas menaçant.* »

On se demande bien de quel monde il parle, tant la menace est constitutive, au moins depuis un siècle, de l'expérience que nous faisons de nos existences, tant les « temps sombres » dont parlent Bertolt Brecht et Hannah Arendt se succèdent sans jamais imposer silence à la littérature ; car si celle-ci persiste à exister, si elle n'a jamais cessé d'affronter l'impossible qui non seulement lui résiste mais l'attaque, n'est-ce pas précisément parce qu'elle est ce langage qui répond à la « crise », à la « menace », à la « catastrophe », qui s'en nourrit, et peut-être les traverse ?

La lecture de Dante invalide en tout cas l'idée que la littérature ne pourrait avoir d'existence en temps de détresse. J'ai envie de dire au contraire qu'*il n'y a jamais eu que des temps de détresse*, et que si la détresse est l'élément même de l'Histoire, elle appelle l'invention d'un langage qui lui réponde et soit capable d'opérer une métamorphose sur le monde et sur nous-mêmes. Dante, comme tous les très grands écrivains, comme la littérature elle-même, ne cesse de formuler cette réponse, de mettre en œuvre cette opération, de raconter cette métamorphose.



Sixième chant du « Paradis », par Gustave Doré © Gallica/BnF

J'ai ainsi lu la nouvelle traduction du *Paradis* de Dante par Danièle Robert durant les longues semaines de confinement. Je n'avançais pas – ou plutôt je m'acheminais avec lenteur et difficulté. Une lenteur et une difficulté qui venaient des circonstances sanitaires, des morts, des malades et de l'accablement qui résultait de notre claustration ; mais aussi des implications *réelles* de ce texte, c'est-à-dire des efforts qu'il demande au lecteur non seulement pour en déchiffrer les trésors, mais pour vaincre, à mesure que Dante les expose, les obstacles qui se

dressent sur la route du ciel. Si l'on se fie avec loyauté au texte d'une telle montée, il n'est pas aisé d'aller au paradis, même si, en un sens, on y est depuis les premiers vers : « *La gloire de Celui par qui tout est mû / pénètre l'univers, resplendissant / en chaque part et plus ou moins reçue* ». Tout est dit d'emblée, même l'impossibilité à en recevoir complètement le bénéfice, qui est notre condition *a priori*.

C'est tout l'enjeu de ce livre extraordinaire, l'un des plus beaux et des plus fous jamais écrits, que de nous mener vers un lieu où nous nous trouvons depuis le début. Je veux dire que le paradis ne désigne pas le point ultime de l'initiation de Dante, et de celle avec lui du lecteur, mais le récit tout entier qui nous achemine vers lui : tous les points du texte font partie du paradis, tous ils *sont* le paradis.

Voici donc un livre, parmi les plus célèbres au monde, et pourtant toujours neuf, dévoilé par une traductrice qui a choisi d'en restituer l'écriture par groupes de trois vers rimés, comme Dante l'a pensé, écrit, vécu, et qui vient non seulement après sa merveilleuse traduction des deux livres précédents, *Enfer* et *Purgatoire*, mais accompagné d'autres traductions récentes, dont celle, limpide et libre, de [René de Ceccatty](#), et celle, plus ancienne, de Jacqueline Risset, dont la mémoire ne cesse d'affleurer lorsqu'on lit le *Paradis* de Danièle Robert, dont pourtant les partis pris sont inverses.

Je voudrais dire d'emblée combien la traduction de Danièle Robert est un événement. On en reçoit immédiatement la confirmation, comme si Dante avait écrit en français. Les rimes semblent renaître après un sommeil de plusieurs siècles ; et avec elles, la dimension musicale d'un texte dont le savoir théologique est repensé rythmiquement par Dante. C'est la poésie elle-même qui mène Dante jusqu'aux étoiles et à la Trinité, pas la prose des Pères de l'Église intériorisée par le texte ; c'est la montée cadencée de la *terzina* qui rend possible la rotation d'un corps humain à travers les rotations du ciel, pas les idées, fussent-elles évangéliques. En s'auto-accomplissant jusqu'au point de « *sublime clarté* », le texte du *Paradis* ne cesse de *tourner sur lui-même* à l'intérieur du langage : ainsi la dynamique trinitaire des vers impulse-t-elle nécessairement le chant vers les « *trois cercles* » de la Trinité, lesquels, réfléchissant leur clarté l'un dans l'autre, éclairent grâce à « *la forme universelle de ce lien* » le monde, les étoiles, les êtres et la poésie qui mène à eux.

L'approche du divin et l'absorption de soi dans la divinité que raconte le *Paradis* se donnent à travers la poésie. Non seulement une telle expérience ne peut se dire qu'en termes de poésie, c'est-à-dire dans une langue capable de brûler – de devenir le feu vers quoi elle tend, de se consumer à travers ce qu'elle désigne –, mais elle ouvre une brèche dans les limites de la connaissance en ce sens qu'elle fait coïncider l'accomplissement de la poésie, et la réalisation de celle-ci dans une vie, avec l'accès à Dieu – ou plutôt à l'« Amour », qui se révèle au dernier vers du livre comme étant le vrai nom de ce qui anime toutes choses.

Plutôt que d'en rendre compte, je voudrais *témoigner* de ce livre, car plus qu'aucun autre, et sans doute en raison de son caractère sacré, il implique son lecteur au point de l'engager dans son questionnement : lire Dante, c'est être requis par une initiation. En ce sens, ce que nous vivons en lisant le *Paradis* relève d'une épreuve et d'un test : sommes-nous capables de rencontrer le cœur poétique de notre être ? Avons-nous une vie, un esprit, un cœur et un langage suffisamment poétiques pour affronter ce défi ? Autrement dit, y a-t-il un poète qui respire en nous ?

Car l'exigence de Dante subordonne « l'intellect » au « désir », c'est-à-dire qu'il donne la clef de la montée vers le ciel à la poésie vivante (à la joie active du langage). Ainsi, et sans doute est-ce là que réside l'audace du geste littéraire de Dante, c'est en poète qu'on va vers le divin ; c'est par la poésie qu'on s'ouvre au langage du feu. Celui ou celle qui se mêle de lire le *Paradis* devient donc nécessairement poète, il (elle) ne peut pas faire autrement, il (elle) doit mobiliser en lui (en elle) ce qui rend possible la transmission poétique : une disposition d'écoute, une intensité de mélodie, une empathie avec la lumière, autrement dit cette richesse que personne ne possède en propre mais qui vient si on l'appelle depuis l'élément du temps, cette « *opulence inquestionnable* » dont parle Rimbaud dans les *Illuminations*, qui est à la fois la substance et le vertige de la poésie.

Alors lire Dante vous renvoie à vous-même, à la dimension intérieure du langage dont on ne peut faire l'expérience que seul, et pour soi : la littérature témoigne de ce qui se donne en nous à chaque instant pour approfondir la lumière.



Douzième chant du « Paradis », par Gustave Doré © Gallica/BnF

Voici donc un livre qui nous invite à sa propre expérience, et aux incertitudes qui accompagnent nécessairement toute élaboration qui se destine à être partagée : qui suis-je pour entendre ce que me dit Dante ? Moi, lecteur du XXI^e siècle affairé, dispersé, sans cesse dérangé par des messages électroniques, ne suis-je pas, croyant lire Dante, dupé par moi-même, satisfait par du semblant, ébloui par un mirage de lecture qui, plutôt qu'une extase, ne m'en transmet peut-être qu'une simulation, qui plus est de seconde main ? Est-ce que je reçois vraiment les fruits de cette lecture ? N'en suis-je pas en vérité si éloigné que je ne peux que l'halluciner ?

Mais alors, si je suis à ce point séparé du texte – ce qui semble logique puisque je dois obstinément m'insérer dans l'initiation qu'il déploie – quelle est cette vérité que j'aperçois plus subtilement de chant en chant et qui se dérobe aussitôt ? Est-ce vraiment une vérité ou un effet de lecture ? La lecture me prodigue-t-elle une vérité plus grande que celle que je rencontre sans elle ? Au fond, que m'apporte Dante ?

C'est à Pâques, le 14 avril 1300, que commence le *Paradis*. Le poème de Dante raconte l'histoire d'un dépouillement, d'une longue extase qui est en même temps une dénudation. Tout a lieu à la fois dans le ciel et dans notre jardin intérieur – dans ce *pardes* où le langage ouvre au cœur de la nature humaine un accès à la volupté autant qu'à la connaissance. Qu'est-ce qu'accéder à ce « *point le plus vivant* », comme dit le texte ? Un dévoilement a lieu, par lequel, progressivement, l'ouverture s'achemine depuis elle-même et vous amène à passer à travers des figures, c'est-à-dire à être aux prises avec une transfiguration. Il faut à tout instant changer de vision : c'est ce dont témoigne Dante, sans cesse aveuglé par ce qui se présente à lui dans les sphères du ciel. Ce changement incessant de la vision, c'est l'expérience intérieure : c'est son feu, dont les translations de lumière énumérées par Béatrice sont la matière mystique, le paysage, la scansion.

Là où Paul se tait sur son ravissement « *jusqu'au paradis* » et s'interdit d'exprimer les « *paroles ineffables* » qu'il y a entendues (Corinthiens, 2, 12), Dante raconte. Il est aidé par Béatrice, dont les yeux sont pleins d'« *étincelles amoureuses* », et qui l'accompagne en lui ouvrant le chemin : « *Regarde bien maintenant comment je vais / par cette voie donner accès au vrai / afin que tu puisses passer seul le gué.* »

En un sens, Béatrice est la traductrice de Dante. Car tout de cette expérience se donne comme *devant être traduit*. Le voyage poétique est un déchiffrement ; la littérature est toujours à elle-même sa propre herméneutique. Comme l'écrivait en une belle formule Jacqueline Risset, dans l'autre traduction de la *Comédie* dont j'ai l'usage, autant que celle de Danièle Robert, pour écrire et penser : « *Le Paradis n'est abordable qu'en traduction* ». Effectivement, une saisie directe n'est pas accessible aux humains et Dante lui-même, pour accéder à la vision (pour entrer dans la rose céleste), doit sortir de l'humain, c'est-à-dire offrir son langage en sacrifice : ce point qui, « *paraissant enclos dans ce qu'il enclot* », défie la géométrie, appelle un langage qui en exprime le rayonnement et qui sache habiter toutes les langues : un langage qui déchiffre sa révélation à mesure qu'elle s'énonce : « *Ô Clarté éternelle en toi établie, / qui seule te comprends et, par toi pensée, / et te comprenant, qui t'aimes et te souris !* »

Ainsi le langage du paradis, en s'autotraduisant, accomplit-il son propre amour ; s'y insérer – entrer dans le cercle de sa lumière – relève du grand mystère, et d'un saut qui engage notre vie entière, nos souffrances, nos joies, notre désir et notre intelligence mêlés.

En lisant le *Paradis* de Dante, on fait l'expérience, non seulement de sa difficulté – et des résistances qui nous viennent de notre vie intérieure et de notre connaissance relative, toujours

nécessairement incomplète, des vérités de la Bible et de son commentaire par la théologie –, mais aussi de notre franchise : lisons-nous vraiment ce livre ? Cherchons-nous à atteindre, comme Dante, la vérité ? Faisons-nous l'effort d'intérioriser chaque épreuve, et de ne pas brûler les étapes tant que nous ne sommes pas entrés tout entiers dans la compréhension aimante, dans l'adoration, dans la charité enflammée que requiert cette ascension vers l'innocence ?

J'insiste sur le caractère ordalique d'une telle lecture car peu de livres nous mettent réellement face à notre capacité à nous métamorphoser. On bavarde souvent à propos des livres qui ont soi-disant changé notre vie, mais en réalité la plupart d'entre eux n'auront fait que la confirmer, ou donner une forme, une couleur, une direction à ce qui était déjà en vie. C'est déjà beaucoup, mais le *Paradis* de Dante va plus loin : il propose le réveil intégral de l'être ; autrement dit, il vous invite à ressusciter de votre vivant. Cela s'appelle une conversion – une conversion à vous-même, qu'il s'agit de rencontrer enfin.



Dix-huitième chant du « Paradis », par Gustave Doré © Gallica/BnF

C'est pourquoi je le demande avec sérieux : le lecteur de Dante existe-t-il vraiment ? Les difficultés que j'ai eues à le lire – difficultés qui semblent inhérentes à l'ambition absolue du livre, lequel ne se satisfait pas de notre seule bonne volonté – ne viennent pas de la si subtile et si inspirée traduction de Danièle Robert ; elles résultent du temps qu'il m'aura fallu pour dénouer en moi des obscurités, pour me rendre disponible à certains élans qui me dépassent, pour accepter des formulations qui me sont a priori étrangères, pour laisser de côté une liberté qui m'interdisait de continuer le chemin (une liberté qui, dans le temps de l'initiation, doit accepter de sacrifier une part d'elle-même).

Autrement dit, et vous l'avez compris : cette lecture, à peine commencée, dure le temps d'une vie. En un sens, et bien que j'aie lu déjà entièrement deux fois le *Paradis* (une fois dans la traduction de Jacqueline Risset, et ces jours-ci dans celle de Danièle Robert), je n'en suis pourtant qu'au début. Ce n'est pas parce qu'on a lu (cru lire) ce livre jusqu'au bout qu'on a réussi à vivre ce qu'il écrit, ni même qu'on est parvenu à devenir le frère de ses phrases et l'ami de son feu. Une telle lecture engage le cheminement même de notre esprit, lequel ne s'approfondit qu'à mesure du temps de l'existence.

S'il faut brûler d'amour pour accéder à l'amour lui-même, il faut également brûler de littérature pour accéder à la littérature ; et bien sûr cette littérature-ci ne se réduit à aucune littérature, ou alors elle est la littérature même, celle qui, de la Bible à Kafka, de Chrétien de Troyes à Georges Bataille, de Shakespeare à Melville ou à Beckett ou à Musil ou à Duras ou à Celan, ne cesse de déborder le genre et la notion de littérature parce qu'elle est ce langage, sans cesse réinventé, qui chante à travers toutes les voix qui se succèdent dans le temps.

Alors oui, j'ai lu le *Paradis* de Dante, je l'ai lu entièrement, et peut-être serait-il préférable de n'en rien dire, car une telle lecture implique un engagement de soi si radical qu'il faudrait, pour en rendre compte, autre chose qu'une critique ; car ici plus qu'avec aucun autre livre, on se trouve, pour peu qu'on désire en parler, porteur d'une expérience. J'ai pris mille notes, rempli un cahier qui s'est étoilé à mesure et m'a transporté de la paraphrase vers le commentaire, puis du commentaire vers la fiction, puis de la fiction vers la pensée — et inversement. Grâce à Dante et à ce qu'il me dévoilait de la vie et de ce que chacun de nous en fait, j'ai infléchi la substance d'un roman que j'écris depuis plusieurs années ; enfin, la lumière que j'en ai tirée à mesure de ma difficile lecture a pris possession de mon existence, et l'a modifiée. Possession n'est pas le mot, tant justement un tel voyage vous dépossède, et surtout vous déshabille de toutes les possessions dont vous êtes la victime (je parle des démons, ceux qui, précisément, vous empêchent de lire le *Paradis* de Dante, ceux qui vous retiennent d'aimer sans mesure, ceux qui vous soufflent à l'oreille des obscurités et se mettent en travers de vos désirs pour faire jouir quelqu'un d'autre que vous, qui n'aimerait rien tant que vous n'existiez plus, c'est-à-dire que vous soyez à son service).

Puis-je dire que la lecture du *Paradis* m'a rendu heureux ? Plus précisément, elle m'a transmis cette joie que j'avais déjà en moi mais qu'il m'arrive de perdre lorsque je n'écris plus. La littérature me donne un cap, avec elle l'errance se change en « *aventure inconnue* », comme dit Ulrich, le personnage de *L'homme sans qualités* de Robert Musil. Ainsi, en gravissant les trente-trois paliers chantés du *Paradis*, me suis-je rendu de plus en plus disponible à une vitesse de joie qui, en me traversant, éclairait ma vie, en déblayait les obstacles, me redonnant clarté et parole.

La littérature n'est peut-être « *d'aucun secours* », comme dit René de Ceccatty, au sens où elle ne guérit ni ne console, mais elle vous ouvre les yeux, et ainsi remet en jeu dans votre vie ce

qu'elle désobscurit : une « case vide », comme aimait à le dire Deleuze, un espace libre, une part d'indemne. Si la littérature ne sauve pas (mais je pense qu'elle sauve), elle rouvre sans cesse en nous des régions intactes, nous donne accès à ce qui n'est pas mort en nous, éclaire ce point de lumière que les temps sombres recouvrent. Autrement dit, en brisant ces ténèbres, le langage de la littérature nous redonne l'indemne (ce qui échappe au *damn*). Tout n'est pas damné, tout n'est pas recouvert par la mort, tout n'est pas absorbé par les temps sombres. La littérature, comme l'amour, transperce la couche ; elle contredit le poison, retourne l'atteinte, et révèle le sauf. Autrement dit, et quoi que vous en pensiez, elle nous sauve.

Voilà, en lisant le *Paradis* de Dante, je me suis retrouvé aux prises avec la vérité. Le mot fait peur, mais je ne l'applique pas à la généralité du monde – je me l'applique à moi-même. Suis-je ouvert à la vérité ? Ma vie ne s'en détourne-t-elle pas ? Face au surgissement de l'amour, face à la mort des autres, face aux extrémités de la pensée auxquelles l'amour et la mort nous confrontent, seule s'impose la question de la vérité. On éprouve alors à quel point l'on est capable ou pas de *vivre dans la vérité*. Car vivre dans la vérité ne consiste pas à « avoir raison », mais à être à la hauteur de cette énormité qu'est l'amour – et à avoir l'honnêteté de reconnaître qu'on n'y accède pas à chaque instant, et que peut-être même nous n'y sommes pas encore parvenus, mais que nous essayons d'aimer, et donc de vivre, de penser, d'écrire et de lire.

L'amour : autrement dit, et pour le formuler à la manière de Dante, « *le haut désir qui t'enflamme et te presse de comprendre ce que tu vois* », la disponibilité à se donner à « *l'éclair, sous forme de rivière, fluide et fulgurant* », à s'approcher du « *torrent d'étincelles vives* », à soutenir la contemplation des sphères vivaces d'où le feu divin ne cesse de tourner sur lui-même en vous aveuglant. L'amour, c'est-à-dire la mise en œuvre d'un désir qui s'engage absolument vers ce qui le déborde, vers « *l'éternelle fontaine* » et la « *plénitude volante* ». Le saut, à travers une écriture extatique, qui ouvre à l'excès qui vous métamorphose, à une conversion ontologique radicale, à ce qu'on appelle la foi, et que même quelqu'un à qui toute croyance répugne découvre dans son énormité comme une possibilité métaphysique, comme un dépassement de la métaphysique, comme une nécessité vitale, comme un désir, une attirance, une bénédiction. Dante va en effet jusqu'à écrire – on est au chant XXXI : « *moi, étant passé de l'humain au divin / étant passé du temps à l'éternité* ».

Alors je ne sais pas si j'ai vaincu mes difficultés de lecture, ni même si je suis parvenu à cette intériorisation du feu jusqu'à l'holocauste de soi à travers la jouissance de cette « *clarté éternelle* » que le divin déploie en nous en même temps que dans l'univers. En un sens, il est impossible de savoir si de telles choses arrivent : on ne peut se prévaloir d'un prodige. Si j'y étais parvenu, éprouverais-je encore le besoin de vous faire part de mes tribulations ? Peut-être écrirais-je une autre langue, dont j'imagine que les élus se la parlent à eux-mêmes, celle du paradis, celle du feu qui allume la parole qui parle à l'intérieur de la parole et ne se consume jamais, puisqu'en elle le temps et l'espace ont pris la forme d'un silence qui chante.

Mais je suis arrivé au bout du livre, certes sans doute pas « *délié des brouillards de ma mortalité* », comme l'écrit Dante, mais changé en moi-même, et retrouvant un chemin clair vers le langage, me baignant avec plus de joie et de sens dans cette fontaine qu'est la littérature. C'est avec Dante et grâce à lui que j'ai traversé cette éprouvante période du confinement, y trouvant ainsi matière à penser.



Vingt-et-unième chant du « Paradis », par Gustave Doré © Gallica/BnF

À la fin du processus qui le mène au point absolu du paradis, Dante, et c'est un événement dans l'histoire extatique de l'être comme dans celle des récits humains, devient, « *au terme de tous les désirs* », une âme tournoyante qui rejoint les cercles de la Trinité ; et à travers une effusion indicible (et pourtant écrite), il diffuse en s'effaçant de lui-même une joie comprise dans ce qui « *meut le Soleil et les étoiles* », à savoir l'amour, ici traduit avec une majuscule : « *l'Amour* ».

Quant à moi qui suis toujours sur Terre, j'ai avant tout réussi à lire le *Paradis*, à établir un rapport personnel avec lui, à *manger un peu du pain de la vérité*, et ceci dans un état de fébrilité et de joie qui est allé croissant, au point qu'il me semblait, à chaque chant, et plus encore durant les sept derniers, évoluer dans un territoire qui m'était favorable. Moins j'avais de repères, mieux je respirais. À un moment du texte et de ses rotations sur lui-même, durant l'ascension des ciels et des apparitions caressantes de Béatrice – dont la parole me semblait celle d'une amante en même temps que celle de la déesse du langage (existe-t-elle ?) –, j'ai commencé à éprouver un plaisir qui m'a paru sans limite, une jouissance qui s'élargissait à mesure de ma compréhension.

Le paradis se donne ainsi à travers une aventure de l'acquiescement, un oui mystique à ce qui vient, une empathie envers l'inconnu qui rayonne. Je ne sais si j'ai trouvé quelque chose ou quelqu'un, mais l'ampleur qui me comblait dans le texte me procurait une voix tout à la fois claire et silencieuse que je n'avais même pas besoin d'utiliser. Au paradis, on ne parle donc pas ? Il me semble pourtant que la jouissance absolue du langage y mène ; mais une fois parvenu à destination (là où Dante s'arrête, en tout cas), n'étant plus exactement un être humain, on n'éprouve plus aucun besoin d'articuler quelque parole que ce soit : d'ailleurs, Dante se tait. Il n'y a pas d'au-delà de Dieu ; il n'y a rien à proférer de plus que ce que le paradis énonce à travers sa perfection chantante.

Je ne sais si ce texte que j'écris sous le coup de ma lecture en sera un reflet à son tour transmissible. Il serait ridicule de simplement « rendre compte » du *Paradis* de Dante à travers un article critique. Ce que suscite la lecture d'un tel livre outrepassa la simple économie des productions culturelles, et déborde la pratique de la lecture – ou plutôt ouvre celle-ci à la révélation d'un débordement. Il est possible que je divague à partir d'un livre dont j'aimerais louer avant tout la traduction, puisque c'est elle qui m'a rendu présente une œuvre réputée si éloignée de nous, mais en parler en se mettant à l'épreuve est avant tout un hommage à son importance. Je laisserai à d'autres le soin d'évaluer en termes techniques les trouvailles de Danièle Robert : sachez juste qu'elle a résolu la question du son de la Trinité. La rime des *terzine*, réputée inexportable dans une autre langue que celle de Dante, se fait bel et bien entendre ici ; et si toute musique de traduction n'est jamais qu'un acheminement vers celle qui l'inspire, elle aura sans doute, comme Danièle Robert, traversé sa propre initiation à Dante, et alchimiquement trouvé une justesse qui n'attend aucune confirmation. Lorsque Dante rencontre la Trinité, il ne se demande pas si c'est elle. Ainsi de cette langue en laquelle j'ai confiance. La confiance n'est-elle pas le secret de ce qu'établit le voyage spirituel de Dante à travers les sphères ? La moindre nuance d'incrédulité, et le corps de celui-ci tombe. La confiance est la substance informulée de la charité, dont le chant XXI, avant que saint Bernard ne vienne par ses paroles faire apparaître la Vierge Marie, donne la vision tout entière « *brillante du feu d'autrui* ».

Je crois que la poésie pense, et qu'en pensant poétiquement elle rencontre sa propre justesse. Il y a, à travers les trois volumes de la *Comédie* traduits par Danièle Robert, une empathie, un amour qui a réussi le prodige de réunir une traductrice à la langue qu'elle traduit. À sa manière, elle a accédé à ce « *rire de l'univers* » dont parle Dante, et qui est la sonorité intérieure du paradis.

Ainsi pourrait-on dire à propos de ce travail de Danièle Robert ce qu'écrit Tiphaine Samoyault dans son récent et essentiel *Traduction et violence* (Seuil, coll. « Fiction & Cie ») à propos de la traduction de Dante par Jacqueline Risset : « *On peut évaluer la justesse d'une traduction à l'effet de communauté qu'elle produit.* » Mais pour utiliser une catégorie que Tiphaine

Samoyault définit comme une coïncidence entre une manière de dire et l'oreille collective d'une époque (« *ajustée au temps de sa proposition* », précise-t-elle), ce ne sera sans doute pas ici d'un effet de « *justesse ponctuelle* » que se créera l'unanimité du goût pour cette nouvelle traduction. Ce que propose Danièle Robert relèverait plutôt d'une « *justesse de similarité* », ou plus précisément encore d'une *justesse sonore*, tant la nécessité des tierces rimes relève d'une politique musicale et spirituelle du texte : sans l'entrelacs rythmé d'un dire qui s'auto-propulse dans les sphères par le chant, on ne monte tout simplement pas au ciel.

En faisant cette traversée, qui engage une conquête de l'indemne au plus concret de soi, je me suis demandé comment on pouvait sérieusement prétendre que les préoccupations qui animent le *Paradis* de Dante sont éloignées de nous. C'est un cliché désormais répandu, même sous la plume d'éminents intellectuels : Dante serait lisible dans son *Enfer*, éventuellement au *Purgatoire*, mais pas au *Paradis*. On a envie d'appliquer à cet évitement une immédiate lecture freudienne, tant le refoulement semble patent : ils ne se sentiraient donc pas dignes d'entrer au paradis ? Je veux bien qu'il y ait quelque présomption à penser son corps à travers une expérience de béatitude, et que nos pauvres capacités extatiques semblent loin du compte. Je veux bien que la matière théologique ne relève plus de la culture immédiate, et que la méditation sur les mystères catholiques ne soit pas du goût de chacun ; mais trouver le paradis, le chercher, est donc une chose à laquelle les contemporains auraient renoncé ? Penser l'innocence n'est-il pas ce qu'il y a de plus urgent ? À la manière qu'ont les humains de se satisfaire d'une configuration strictement infernale du monde, on reconnaît l'étendue de leur perte. Qu'est-ce qui est mort en eux pour qu'ils n'aient même plus le désir d'y aller voir ? Le nihilisme aurait donc consumé en chacun jusqu'au désir de l'indemne ? Car il s'agit précisément de ça à travers l'expérience que propose le *Paradis* de Dante : se mettre en rapport avec ce qui continue en chacun d'être vivant.

« *Ici on vit et jouit du trésor* », écrit Dante. Une telle expérience de lecture nous engage personnellement dans un redéploiement du langage en rapport avec ce trésor, avec cette jouissance, avec cette vie. « *Êtes-vous assez joyeux pour le paradis ?* », demandait Philippe Sollers dans un livre d'entretiens avec Benoît Chantre consacré à Dante et intitulé *La Divine Comédie* (Desclée de Brouwer, 2000). Je voudrais souligner à ce propos que, depuis une cinquantaine d'années, Philippe Sollers est celui qui, en France, et à rebours du nihilisme littéraire dominant, aura montré la voie de la possibilité paradisiaque en acte, autant dans sa méditation ininterrompue sur Dante que dans sa manière de vivre cette trouée dans son écriture elle-même, qui est allée jusqu'à rejouer cette *traversée de la traversée* que propose la scansion dantesque dans ce livre de « voix libre », écrit sans ponctuation, qu'est *Paradis* (Seuil, 1981).

Ce à quoi vous invite le *Paradis* de Dante n'est pas un examen de culpabilité ou d'insuffisance spirituelle, mais une aventure qui remet en jeu vos liens avec la dimension la plus aimante de la poésie en vous, avec la « *clef de l'amour* », dirait Rimbaud, avec ce qui chante absolument dans votre cœur, avec le sauf qui vous éclaire dans les ténèbres politiques, avec le saint qui écrit dans ma tête en souriant.

Car la vision de Dante éclaire la matière de nos propres sensations ; elle nous ouvre à la possibilité de penser notre extase en même temps que nous la vivons. Il y a l'expérience de la nuit obscure, c'est-à-dire l'agonie du Christ qui au cœur de nos vies répète ses souffrances pour nous aider à traverser chaque épreuve ; et puis il y a la passion lumineuse, celle que Dante a eu l'audace d'incarner en vers, dont la grâce jaillit sur un plan de béatitude qui nous transmet l'espérance d'une jouissance infinie, et dont la lecture humaine, trop humaine, déclenche en nous une illumination d'avenir.



Trente-et-unième chant du « Paradis », par Gustave Doré © Gallica/BnF

Peut-on entrer au paradis ? D'après ce qui se murmure depuis des millénaires, la porte en serait fermée, l'innocence serait perdue et le bonheur impossible. Pourtant, chacun fait l'expérience dans sa vie de moments où le paradis semble accessible ; et, que ce soit en rêve, à travers l'illumination d'une extase ou la volupté d'une étreinte amoureuse, chacun y a déjà séjourné. L'histoire de la théologie est traversée par l'incessante question de savoir si le paradis se situe avant l'histoire humaine – saint Jérôme allant jusqu'à affirmer qu'« *avant de créer le ciel et la*

terre, Dieu avait fait le paradis » – ou s’il ne s’accomplirait qu’après, sous la forme messianique du royaume.

Mais le paradis ne défait-il pas toute chronologie ? N’est-il pas une victoire sur le temps ? En ce sens, il existe à chaque instant et en tous lieux à la fois, et peut-être se révèle-t-il le cœur même du temps – cœur dont nous ne sommes pas expulsés, mais qui implique qu’on en fasse l’expérience avec ce que nous avons, nous autres les êtres parlants, c’est-à-dire le langage.

Nous sommes coupés de nous-mêmes, nous ne parvenons pas à nous accomplir car nous sommes privés de la source et habitués aux nourritures les moins spirituelles, avalant exclusivement le poison de la société. Dante, quant à lui, ouvre une porte et entre dans l’expression de son extase. Contrairement à ce que prétend l’ésotérisme, le langage accède au secret : c’est le sens même du paradis, peut-être en est-ce la clef. Le savoir sur Dieu, sur l’univers, sur l’amour et sur l’histoire compose une matière de désir : c’est la littérature.

Nous parvenons, dans le meilleur des cas, à évoluer au purgatoire, à offrir à notre vie des occasions de purification, c’est-à-dire d’éveil renaissant (par l’art, par la fréquentation de la peinture, de la musique et de la poésie) ; mais le passage à la dimension paradisiaque implique un autre mode d’être. Il s’agit, et c’est là toute la radicalité de Dante, d’une mise en métamorphose de soi par l’intériorisation d’un retournement du langage. Autrement dit, il s’agit de sauter dans le feu ; et de s’offrir soi-même en holocauste, comme Dante au chant XIV, où la « *fête du paradis* » se confond avec la résurrection de la chair, c’est-à-dire avec la luminosité des corps glorieux. Cette expérience ne se formule plus qu’à l’exclamatif : « *Oh ! De l’Esprit saint ruissellement vrai !* » Dante s’offre alors tout entier à travers un acte d’accomplissement de l’amour qui appelle la foi – qui la demande à travers son propre don : en lançant son propre feu dans le feu du Saint-Esprit, il donne tout, et pourrait en mourir (il est dommage, à ce propos, que les choix de traduction de Danièle Robert aient effacé ici le mot « holocauste », qui dit bien la radicalité de ce qui se joue avec le corps de Dante – mot qui est bel et bien employé dans le texte original : « *a Dio feci olocausto* » : « *De tout mon cœur et avec ce parler / commun à tous, tout à Dieu je m’offris / comme à la Grâce nouvelle il convenait* »).

Dante est entré en silence dans le feu ; et à travers ce rougeoiement lui apparaît la blancheur du Christ, dont le nom intervient alors trois fois à la rime, la *terzina* créant ainsi, par sa seule musique, une couronne pour la vision trinitaire. C’est bien la *terzina* – matière de trinité – qui établit et opère le lien entre l’Amour divin et son reflet humain sous une forme poétique. Entrer dans la vie poétique vous accorde au feu du langage ; et le feu du langage – devenu flamme blanche, substance de silence – vous ouvre à son tour à la possibilité sacrificielle de ce qui ouvre. Qu’êtes-vous en mesure de vous ôter pour le donner en gage de votre existence ? Le saut dans la lumière vous tuera s’il ne s’accompagne pas d’une offrande, c’est-à-dire d’une part que vous sacrifiez à être accueilli dans une plus grande lumière. Et cette part, vous savez depuis toujours que ce ne peut être que vous-même. Un acte de foi ne porte pas sur une petite part ; il est absolu ou il n’est pas. De même, on ne mesure pas l’amour, et l’on n’interrompt pas la poésie. Foi, poésie, amour, relèvent d’opérations du cœur et de l’esprit qui portent sur l’existence ou non en vous d’une absolutisation du désir.

De quelle nature est le feu dont vous brûlez ? La question est celle que saint Jean pose un peu plus tard à Dante, momentanément privé de la vue, au chant XXVI : « *Dis à quel objet ton âme aspire* ». Dante répond par paliers, et à chaque fois Jean lui enjoint d’aller plus loin. Il finira par dire sa foi dans « *L’amour qui meut toute substance dans l’éternité* ».

Je continue encore un peu, je reprends le texte, je tourne les phrases sur elles-mêmes. Avec un peu de chance, une lumière plus nuancée s'approfondira : chaque lecture est un moment de la révélation. Préciser sa révélation : texture de l'amour, définition de la littérature. L'amour est la substance même de la poésie qui dévoile le divin.

L'écriture de Dante se raconte à elle-même son propre accès à ce qui l'éternise : l'engendrement de l'œuvre coïncide avec l'acheminement vers le divin, faisant de la littérature (de la poésie) à la fois une offrande et un lieu spéculatif, c'est-à-dire une messe par laquelle on s'unit à la « *plus haute clarté* ».

Ainsi n'y a-t-il pas d'autre paradis que celui du poème en train de s'écrire (de se lire) ; et nous voici invités, durant l'expérience de scansion répétée qu'est la lecture que Danièle Robert nous propose, à un partage de béatitude qui ne peut se vérifier, ni même se dire en termes discursifs : il faudrait à son tour écrire un poème sacré, il faudrait entrer dans la littérature pour donner à entendre son expérience intérieure. En un sens, c'est ce qui a lieu.

Nous sommes ici dans un lieu qui ne se partage qu'à travers l'amour : « *monter aux étoiles* » – « *salire alle stelle* » –, c'est rejoindre le cœur ardent de son désir, mais aussi s'accorder à l'action de l'indemne. Si je dis que je lutte pour la béatitude, comprendra-t-on combien l'extase réelle du temps n'est que le miroir d'une jouissance de la lumière : nous qui sommes déchirés par une détresse illimitée (peut-être par la détresse de l'illimité), nous ne faisons à chaque instant qu'entrer dans l'intervalle étroit, périlleux, peut-être imaginaire, entre le dieu et la dévastation. Qu'y faisons-nous ? L'errance n'est qu'une promesse, pas une sanction : rien ne dit qu'avec elle on se détourne de l'éclaircie, et d'ailleurs toute l'œuvre de Beckett n'aura cessé de voguer sur cette incertitude pleine de lueurs, héritée du *Purgatoire* ; après tout, les aventures humaines n'ont rien a priori de glorieux : la mésaventure est le lot de toutes les voix, et Dante lui-même ne cesse de trébucher, de s'évanouir, de n'y rien comprendre. Mais l'errance trop humaine déborde bel et bien le purgatoire et mène à l'éblouissement, et il est beau d'y tendre, comme vers l'amour, en traversant sa propre humanité, en la mettant à l'épreuve de ce qui est plus grand qu'elle, en « *transhumanant* » (je reprends la trouvaille de traduction de Philippe Sollers, adoptée par Danièle Robert, pour transmettre ce néologisme fondamental de Dante :

« *trasumanar* »). Traverser sa propre humanité, voilà, je m'arrête.